

PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Quotidienne. Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois. POUR LES ETATS-UNIS \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00. POUR L'ETRANGER \$15.15 \$7.55 \$3.75 \$1.35. Les abonnements se paient d'avance.

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Hebdomadaire. Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois. POUR LES ETATS-UNIS \$3.00 \$1.50 \$1.00 \$0.35. POUR L'ETRANGER \$4.00 \$2.00 \$1.35 \$0.50. Les abonnements datent de l'er et du 15 de chaque mois.



L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRAIRE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI, 25 JUILLET 1907

80ème Année

TILSIT.

NAPOLÉON ET LA REINE LOUISE.

IL Y A CENT ANS.

Neutraliser le Niémen, rencontrer le tsar Alexandre sur un pont, dicter les conditions d'une paix surtout profitable à ses alliés : voilà ce que l'Empereur méditait d'accomplir le 24 juin 1807. Même, il se promettait de montrer de la bonté envers ses ennemis de la veille, après avoir dit, jocosément cette fois : "Allons, je ne veux pas profiter de leur détresse".

Entre Alexandre et lui, tout se passerait avec une confiance qui indiquait l'extrême bon vouloir d'aboutir vite à l'entente. En écolier qui sait bien la leçon sur laquelle doit s'animer un maître autoritaire, le Tsar débute par une déclaration visant l'Angleterre, puissance qui a provoqué et entretenu les conflits. "Une union contre l'insulaire", ainsi sont posées les bases d'une entente. Puis, les deux souverains vont se rendre solidaires d'un renouveau de la carte d'Europe.

Que donnera celui qui a droit à la part du lion à celui qui doit se contenter de sa part de l'ombre ? Non la réalisation du rêve de Pierre-le-Grand : Constantinople ; mais l'expectative sur la Grèce, sur l'Inde, sur la Finlande suédoise ; ce que Kotzebue appellerait "Un mirage".

Quand Alexandre subit l'ascendant que Napoléon sait à propos exercer, le sort de la Prusse est déjà réglé. De brèves paroles indiquent : "Elle paiera les frais de la guerre". Une telle déclaration peut manquer de prétentions exorbitantes. Le tsar ose s'enquérir, car il estime Frédéric-Guillaume III, son allié, et il veut plaider sa cause.

Aux provinces ruinées par les héligérants, Napoléon va demander cent quarante millions. De plus, ce que Brandebourg a vué lors des démembrements de la Pologne lui sera ôté ; et Dantzig, et quel perdra, au bord de l'Elbe, quelques sillons. D'ailleurs, l'intéressé entendra le Grand Juge prononcer :

Il est reçu le 26, au milieu du Niémen. Son attitude d'homme accablé par le sort n'obtient pas même le respect d'un groupe de jeunes officiers russes arrêtés au bord du rivage. L'un osa dire, assez haut pour être entendu des aides de camp du Roi : "C'est là un homme qui, ayant chassé mal à propos les lourdes bottes du grand Frédéric, s'est embourbé dans les marais d'Iéna ; et il a, depuis, chassé des petits souliers pour être couronné".

Ce brave homme de roi va entendre les desiderata de Napoléon qui refuse d'Hardenberg comme négociateur, qui accepte de Goy et le général Kalckreuth, qui, ses conditions dictées, se fait moraliste, qui juge l'outrance des sentiments prussiens et déclare, pour conclure en marchand, qu'il n'y aura rien à rabattre.

Néanmoins, Sa Majesté prussienne vient faire changer des conditions draconiennes. Une forte volonté l'armait de courage. Le 25 juin, à midi, il allait rendre à Napoléon une visite plutôt d'intérêt que de courtoisie. Quoiqu'il eût droit aux honneurs militaires, on ne porta à sa rencontre que Bessières et dix chasseurs. Le soir, à dîner, Napoléon le lui accorda qu'un toast à la Reine. Et le lendemain, faisant manœuvrer le 3e corps de la Grande-Armée devant l'Hohenzollern, il le priait de cette remarque : "Ce sont là, sire, les braves gens que vous avez rencontrés à Auerstedt". Le Roi pâlit et il s'ouvrit à Alexandre d'un état d'âme désespérant.

Le grand-duc Constantin a dit que le Tsar proposa : "Les choses ne s'arrangeront au mieux de vos intérêts que si vous faites intervenir la reine Louise. C'est la plus belle Princesse du monde ; elle a grand esprit et se montre parfois insinuante. Napoléon aime les belles femmes. Laissez-las

humiliée ne sortit pas blessée à jamais d'une guerre néfaste, dans laquelle elle avait tant perdu ; et après avoir plaidé pour que la Pologne ne fût pas détachée, elle demanda, mais deux fois, que Magdebourg soit conservé au roi Frédéric-Guillaume".

Napoléon s'avança vers une tenture. Il parut vouloir s'isoler et demeurer à se consulter. La voix de la Reine rappela bientôt à Bonaparte qu'un témoin l'observait. Pour la troisième fois, le nom de Magdebourg frappa ses oreilles ; et après quelques considérations historiques, il entendit une prière : "Corriger le traité nous ferait les amis éternels de Votre Majesté".

L'Empereur s'étonnait de la supplique d'une femme qui avait déclenché la guerre. Il dit : "Madame, pouvez-vous prendre aujourd'hui un pareil engagement ? Je réfléchirai quant à vos désirs. Souffrez que je parte...". Il prit la main de Louise. Il la retint vingt secondes avant d'y placer ses lèvres. Il l'invita au dîner impérial du soir. Il partit, en laissant trainer, cette fois, le bureau de son épée.

Frédéric Guillaume trouva sa femme dans les larmes ; elle déclara : "Nous n'obtiendrons rien". Dans l'après-midi, elle eut des migraineuses—des vapeurs, écrit doctement Mme Taubert. Le duc de Saxe portait fu quitté pour assister au dîner. Du bleu, du rouge, du blanc composèrent un costume qu'un turban compléta, en coiffure. Savary en dit à Caulaincourt : "La dame porte nos couleurs et le chapeau du mameluck Roustan".

Napoléon la reçut, après sa promenade habituelle, devant son quartier, au 24, Deutscherstrasse. Il tendit la main gauche ouverte, sur laquelle Louise plaça sa main droite. A table, elle eut toutes les attentions d'Alexandre. Encore, au vainqueur, Magdebourg fut rappelé. Il répondit : "J'y penserai". Mais c'était pour donner une ville à la Westphalie, sur qui Jérôme Bonaparte allait régner.

Le traité signé le 9 juillet entre la France et la Prusse était à cette dernière quatre millions d'habitants, quoi qu'il fit le Tsar. Jour de tristesse pour la reine Louise, qui traitait au presbytère de Pictupönen et s'adonnait à pleurer, durant quelques heures, sur les malheurs de sa patrie.

Un mois plus tard, le gouvernement anglais faisait circuler cette note : "Le traité de Tilsit n'a laissé au roi de Prusse que deux chances à courir : l'une de s'enrôler parmi les esclaves de Bonaparte, de demeurer un de ses préfets en Allemagne et d'attendre patiemment dans ce poste, sur milieu d'outrages de toutes espèces, qu'une des anciennes ou des nouvelles puissances d'Allemagne soit déruite, afin d'obtenir quelques débris de son naufrage ; jusqu'à ce que le sien ne soit entièrement complété. L'autre chance, c'est de rappeler tout son courage du sein de son désespoir, de profiter de l'horreur que le tyran a inspirée à toute l'Allemagne, et de tout hasarder de nouveau, en croyant que la mort même est préférable à mille fois au reste de son existence".

Napoléon avait montré à l'Europe que, en politique, l'intervention d'une femme, si belle qu'était la reine de Prusse, ne pouvait changer ses projets.

Ce fier Renaud avait broyé la puissance d'une Armée.

EDOUARD GACHOT.

La statue de La Fayette

La statue équestre de La Fayette, offerte à la France par le gouvernement des Etats-Unis, sera érigée dans les jardins du Louvre. Le sculpteur Bartlett a terminé l'œuvre. Il a représenté le héros de l'indépendance américaine monté sur son cheval de bataille, tenant l'épée levée vers le ciel ; la physionomie exprime la noblesse et l'audace du jeune combattant de 1778.

Le bronze de ce monument sera achevé d'ici quelques semaines, et, au mois d'octobre prochain, sera dressé sur son piédestal.

L'escrime au théâtre.

Finis les concours du Conservatoire ! Les lauriers sont coupés, on n'ira plus au Bois — je veux dire à l'Opéra-Comique — avant l'an prochain !

Toutes les appréciations sur ces concours peuvent se condenser en cette formule pessimiste : "Ce qui frappe chez tous les candidats sans exception, lauréats compris, c'est l'absence totale d'originalité ! Rien de personnel, de senti, de vécu, de sincère. On dirait de jeunes médaillés frappés à de vieilles effigies".

Voilà pour l'art. Quant à la plastique—élégance des attitudes, harmonie des gestes, souplesse des mouvements—qui doit jouer un si grand rôle dans le métier de comédien, j'ai constaté le même pessimisme. Tous ces jeunes gens, si divers d'emploi—tenors ou barytons, chanteuses légères ou fortes chanteuses, ingénues ou grandes coquettes, tragédiens ou valets de comédie—ont une marque ou, pour être plus exact, une tare commune : la gaucherie. Ils sont tous abominablement empruntés, empotés, gèrés dans les alentours.

Il y a pourtant une classe de maintiens, rue Bergère. Il y a même une classe d'escrime, dont le titulaire est actuellement le maître Emile Mérignac. Oui, mais la classe d'escrime est facultative. On ne la suit que si "ça vous chante"—jamais mot ne fut mieux en situation. Eh bien ! il faudrait qu'on la rendit obligatoire pour tous les élèves, que les élèves de cette classe fussent, comme ceux de toutes les autres, soumis à l'épreuve du concours. Ce ne serait pas, imaginez, la moins curieuse des séances, ni la moins courue, que celle où Camille ferait assaut avec Percidan, Marguerite avec Faust, Agnès avec Arnolphe, Alice avec Célimène. J'ai comme une idée que les fauteuils feraient prime ce jour-là.

La classe d'Emile Mérignac compte, paraît-il, quelques bons sujets féminins. L'escrime est, du reste, un sport très en faveur auprès des Parisiennes. Rien de plus efficace pour combattre ce mal moderne dont un très grand nombre sont plus ou moins atteintes, la névrose, pour mettre en relief les élégances d'une taille svelte ou pour réduire les corsages d'une opulence exagérée. Cela seul suffirait à faire comprendre leur goût pour cet art, noble entre les plus nobles. Il s'explique encore par le maniement facile du fleuret, arme légère, si bien faite pour des mains délicates, et que sa ressemblance avec le plus féminin des outils a fait surnommer pittoresquement "l'aiguille à tricoter". Coudre, découdre, cela se tient. Aussi les femmes qui s'adonnent à l'escrime avec la passion qu'elles mettent à mordre dans tous les fruits défendus, deviennent-elles rapidement d'une jolie force. A défaut d'une grande vigueur, elles ont la finesse du doigt, qui, étant donné la légèreté de l'arme, leur permet de dessiner les feintes avec précision et de tromper le fer de très près. En d'autres temps, quelques belles escrimeuses ont failli renouveler les exploits de Clorinde et des Bradamante. Au dix-huitième siècle, la Maupin, de l'Opéra, fut une enragée bretteuse et tua cinq ou six gentilhommes en duel. Ni non de Lenclous sut aussi s'escrimer dans toutes les règles, et ce fut peut-être là une des causes de son étonnante longévité.

Depuis l'institution d'une classe d'escrime au Conservatoire—dans les dernières années de l'Empire—on a vu s'accroître sensiblement le nombre des comédiennes qui pourraient au besoin

Défendre leur vertu, la flamberge à la main.

La classe de chant fournissant les meilleurs sujets, ces demoiselles, en général, possèdent de belles performances, font bonne chère, ont du "plastron" et montrent des muscles plus vigoureux que nos mignonnes ingénues de comédie, roses charmants, mais un peu roses.

Ce fut Jacob, s'il m'en souvient bien, qui, le premier, dirigea la salle d'armes du Conservatoire, et qui la dirigea pendant de longues années. Il forma de brillants élèves dont il parlait avec orgueil, entre autres cette douce Priola, morte si tragiquement à Marseille ; Mmes Danvé, Janvier, Mary Julien et d'autres. Il fut aussi, officieusement, le maître de Marie Saëpe, la créatrice de "l'Africaine", fleur redoutable, et qui, déjà, à cette époque de ses débuts d'escrimeuse, avait de la peine à s'effacer.

Le Conservatoire n'est pas, au surplus, la seule pépinière où poussent les fines lames du théâtre. J'en pourrais nommer jusqu'à vingt, quoiqu'il ne s'agit pas de l'enseignement "d'Etat", n'en firent pas moins bonne figure à l'aiguille à tricoter au poing. C'est chez Grisière que Desjart en apprit le maniement, et l'on sait que Létorières et Richelieu firent grand honneur à leur maître, Mlle Vernet et Rachel furent des virtuoses de l'épée et du pistolet. Et, plus près de nous, on n'a pas oublié le magistral assaut dont Miles Harling et Chivoton donnèrent le spectacle aux Parisiens dans une revue des Variétés ; ou comment, aux Folies-Dramatiques, Mlle Marguerite Ugalde et Mme Grisière-Montbazou se montrèrent à la hauteur des gloires épéistes qu'elles incarnaient, l'une en d'Artagnan, l'autre en Boccace.

Si, pour la plupart des comédiennes—sauf pour les travestis, emploi qui tend de plus en plus à disparaître—l'escrime n'est qu'un exercice hygiénique, qu'un art de pur agrément, elle est, en revanche, pour les comédiens, une obligation professionnelle.

Le duel est un des principaux ressorts du théâtre contemporain, pour avoir belle attitude sur "les planches", l'épée à la main, il est essentiel d'avoir de la maîtrise. La maladresse et la gaucherie des combattants peut faire sombrer dans le ridicule la plus tragique des situations. Le joli duel de "Cyrano de Bergerac", où Coquelin déployait une si magnifique maîtrise, et où il trouvait si bien à qui parler, n'eût pas fanatisé le public s'il avait eu pour champions deux mazzettes. On en peut dire autant du duel de "Marian de Lorme", entre Didier et Saverny.

Le seul duel de théâtre qui m'ait remué dans les fibres, en me donnant la sensation absolue de la réalité, c'est celui de Mounet-Sully-Hamlet et de Dufois-Laerte, lorsque l'Hamlet d'Alexandre Dumas et Paul Meurice fut repris, en 1884, au Théâtre-Français.

Pourquoi ?

Ce n'est pas seulement à cause de la conviction ardente et de l'expérience dénommée que Mounet-Sully déployait dans ce "jeu scénique", ni de l'ampleur, de l'élégance, de l'admirable possession de soi, dont y fit preuve Raphaël Dufois, bien que tout frais émoulu du Conservatoire.

C'est surtout parce que Hamlet avait vingt ans de salle et que Laerte, ayant de sa trouver face à face avec lui, avait déjà reçu deux fois sur le terrain—le vrai—le baptême du feu. La première fois, une balle l'avait atteint en pleine poitrine, à quelques lignes au-dessus du cœur, balle qu'on dut extraire dans le dos. La seconde fois, il avait eu la chance de s'en tirer à meilleur compte et n'avait eu, pour toute avarie, que le bras traversé.

De nos jours, les duels de comédiens sont assez rares. Je ne revoie guère, dans ces quarante dernières années, que celui de Frédéric Febvre avec Albert Wolff. Ils étaient moins rares lorsque les gens de théâtre étaient encore hors du droit commun.

Talma, pour n'en citer qu'un seul, avait la fibre très susceptible. On ne compte pas ses "affaires" avant qu'il fût devenu l'ami de Napoléon Ier. L'Empereur mit bon ordre à cette ardeur belliqueuse ; et, un jour que le grand tragédien en avait décousu, malgré son veto formel, avec son camarade Lafond, il dit tout haut en sa présence au duc d'Abrantès :

—La vie des grands artistes, comme celle des grands dignitaires de la couronne, appartient à la France !... Je n'aime pas les duellistes !

Achille baisa la tête devant cette mercuriale d'Agamemnon et se le tint pour dit. X.

Souvenir de Trafalgar.

Le pavillon qui flottait sur le "Victory" le jour de la bataille de Trafalgar, et qui servit à couvrir le cerceuil contenant les restes de Nelson, a été vendu le 9 juillet, à Londres, dans une salle de vente, pour la somme de 3,150 francs.

Le drapeau blanc qui flottait sur le corbillard, lors des funérailles de l'illustre amiral, atteignit la somme de 525 francs.

La nationalité de Garibaldi

Sait-on que Garibaldi, dont on célébrait ces jours derniers le centenaire en Italie, était Français ? Il dit une feuille parisienne. Il naquit en effet à Nice, et Nice était en 1807 une ville française qui, retourna à l'Italie seulement en 1814, puis redevint française en 1860.

Le cas, d'ailleurs, n'est point unique.

L'illustre compositeur Verdi, qui faisait partie, il y a quelques années, de l'Académie des beaux-arts, section des associés étrangers, était en réalité Français de naissance. Il avait vu le jour à Busseto en 1813, et Busseto à cette époque faisait partie du département du Taro, qui administrait le baron Dapnal-Dalpoire, préfet de l'Empire.

D'autre part, Ravaissou-Mollien, que remplace depuis 1900 M. Louis Leger à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, était né, la même année que Verdi, à Namer, qui était, en 1813, le chef-lieu du département de Sambre-et-Meuse.

Ravaissou-Mollien mourut Français ; Garibaldi et Verdi passèrent à l'Italie par l'état civil. Mais ces derniers n'en étaient pas moins restés, comme Ravaissou-Mollien, Français de cœur autant que de naissance.

Le Tsar et le Général Brun

Si nous en croyons les informations partielles envoyées de Pétersbourg, le Tsar, qui devait s'embarquer le 11 de ce mois à Cronstadt, pour entreprendre une croisière dans la Baltique, aurait retardé son départ de quelques jours, afin de recevoir le général Brun, dans la venue en Russie lui est "partiellement agréable", selon la propre expression dont il s'est servi en apprenant l'arrivée à Pétersbourg du chef d'état-major général français. Cette délicate attention de la part du souverain ami et allié acquiert, semble-t-il, une signification qui mérite d'être soulignée, au moment où doit avoir lieu, sans circonstances imprévues, son entrevue avec l'empereur d'Allemagne.

Les cartes postales et le président Roosevelt.

New York, 24 juillet.—Depuis quelques jours le président Roosevelt reçoit de toutes les parties de l'Union des milliers de cartes postales le priant de revenir sur sa décision prise en 1904 et d'accepter une autre nomination à la présidence.

Ces cartes portent un dessin de la Maison Blanche avec cette devise : "L'oncle Sam renouvellera le bail".

Ces cartes qui sont imprimées à Philadelphie ont été répandues à profusion dans plusieurs Etats, ce qui semblerait indiquer qu'un mouvement est sur pied dans certains milieux républicains pour induire M. Roosevelt à poser sa candidature à la présidence aux élections prochaines.

Le 73ème anniversaire du cardinal Gibbons.

Westminster, Md, 24 juillet.—Le cardinal Gibbons a célébré hier très calmement le 73ème anniversaire de sa naissance.

Son Eminence est en excellente santé.



La Médecine Qu'Il Faut pour les Affections Pulmonaires est Peru-na

MME CAROLINE KRAMER, Fort Collins, Col., écrit : "La majorité des femmes qui souffrent d'irrégularités et d'autres affections, ont, une fois si forte dans les médecins qu'elles leur permettent de faire des expériences sur elles pour affections des reins, du foie, ou de l'estomac, jusqu'à ce qu'elles se découragent et dépassent tout leur argent."

"C'est l'expérience que j'ai en le malheur d'avoir pendant près de deux ans, quand mon attention fut appelée au Peru-na."

"J'osais à peine croire qu'enfin j'avais trouvé la bonne médecine, mais comme je continuai à en prendre et fus enfin guérie, je ne pouvais que remercier Dieu et retrouver mon courage."

"J'ai obtenu les résultats les plus satisfaisants de l'emploi de votre médecine et ai conseillé à des dizaines de femmes qui souffraient d'affections particulières à leur sexe d'employer le Peru-na et de n'avoir rien à faire avec les médecins, et celles qui ont suivi mon avis sont mieux aujourd'hui et beaucoup ont retrouvé la santé."

Mme Wilda Moore, R. F. D., No 1 Lemt, Ore., écrit : "Depuis les quatre dernières années j'étais la femme la plus misérable, souffrant de violentes douleurs dans le dos et ailleurs, et j'étais si faible et si lasse que je ne pouvais vaquer à mes occupations de ménage qu'avec la plus grande difficulté."

"Je pris plusieurs remèdes mais ne fus soulagée qu'après avoir pris du Peru-na."

"En quinze jours il y avait une amélioration et en quinze jours de trois mois j'étais en bonne santé et heureuse."

"Tout le crédit est dû au Peru-na."

Les intrigues japonaises en Chine.

St Pétersbourg, 24 juillet.—Le "Novoe Vremya", publié aujourd'hui les détails d'un complot antidynastique dans le sud de la Chine, complot qui suivant ce journal aurait été fomenté par des agitateurs japonais.

Le "Novoe Vremya" déclare que les Japonais se préparent à faire subir à la dynastie mandchoue en Chine le même sort qu'ils ont fait subir à l'empereur en Corée.

"En contravention avec les articles supplémentaires du traité sino-japonais de 1905, ajoute ce journal, des sujets japonais se sont répandus dans les parties les plus reculées de l'empire, et cherchent à créer de l'agitation en saurant aux Chinois que le Japon est leur protecteur naturel contre les visées ambitieuses des nations occidentales."

Les craintes au sujet de la réouverture de la question Extrême-orientale dont le "Novoe Vremya" se fait l'écho, sont pleinement partagées par les cercles militaires russes, où l'on envisage avec une inquiétude croissante l'armement progressif de la Chine et du Japon. Ce mouvement est considéré comme menaçant directement les dernières possessions russes de la côte du Pacifique.

L'entente russo-japonaise.

Tokio, 24 juillet.—On croit que les termes de l'entente russo-japonaise ont été finalement approuvés par le Conseil des anciens hommes d'Etat.

L'entente sera probablement publiée dans quelques jours et simultanément dans les deux pays.

La condamnation de Karl Haas.

Berlin, 24 juillet.—On sait que le grand-duc de Bade est vivement opposé à la peine de mort ; on croit par conséquent qu'il commuera la sentence de mort qui frappe le professeur Karl Haas en emprisonnement aux travaux forcés à perpétuité.